

## Pourquoi s'intéresse-t-on aujourd'hui à l'antiquité gréco-romaine ?

"Toute histoire est toujours histoire contemporaine" Benedetto Croce

"Le métier de l'historien est de donner à la société qui est la sienne le sentiment de la relativité de ses propres valeurs" Paul Veyne

"L'histoire ancienne garde un sens, et même plusieurs, pour les hommes de l'âge informatique et nucléaire" Olivier Todd

"Entre les Romains et nous, un abîme a été creusé par le christianisme, par la philosophie allemande, par les révolutions technologique, scientifique et économique, par tout ce qui compose notre civilisation. Et c'est pourquoi l'histoire romaine est intéressante : elle nous fait sortir de nous-mêmes et nous oblige à expliciter les différences qui nous séparent d'elle. Une civilisation moins éloignée de la nôtre n'aurait pas cette vertu." *L'inventaire des différences* Paul Veyne.

Deux approches possibles :

«C'est un autre monde que le nôtre. Toute confusion entre la civilisation occidentale actuelle et celle de la Grèce antique est un jeu de théâtre à la Giraudoux.»

«La pensée grecque vole vers nous et elle n'a pas fini de nous atteindre... C'est bien la science, la raison, l'orgueil de notre esprit qui nous rattachent à elle.» «Le "miracle grec", chez nous, hommes d'Occident, ne vient-il pas de la nécessité où se trouve toute civilisation vivante, tout groupe humain, de se choisir des origines, de s'inventer des parents à son goût?»

*Mémoires de la Méditerranée*, Fernand Braudel

---

"Pour approcher la signification de ce que notre tradition a appelé l'héritage grec et, plus généralement, l'héritage culturel de l'Europe, nous devons d'abord nous interroger sur le sens du mot « héritage ». Comment doit-on entendre ce terme d'ordre juridique qui se voit ici transposé dans l'ordre culturel ? Un poète engagé dans la Résistance, je veux parler de René Char, a proposé une réponse qui peut paraître étrange au premier abord. Dans ses « Feuilles d'Hypnos », un texte de 1946 dédié à Albert Camus puis repris en 1948 dans *Fureur et mystère*, René Char émet cette sentence : « Notre héritage n'est précédé d'aucun testament »<sup>1</sup> Hannah Arendt en a donné une belle interprétation à incidence politique dans son ouvrage *La crise de la culture*. Nous ne savons plus assumer notre héritage parce que ceux qui nous l'ont transmis ne nous en ont pas donné les clés. Notre mémoire est donc en quelque sorte détachée de notre histoire et, de façon paradoxale, notre héritage reste dépourvu d'héritiers. Les peuples européens ont ainsi de plus en plus de difficultés à comprendre ce qu'est la réalité de leur culture commune dans ses fondements.(...)

Comme le remarquait à l'ouverture de notre colloque le Doyen Péna, c'est la culture qui a forgé dans l'histoire l'identité de l'Europe : l'absence de maîtrise de la culture se manifeste donc immédiatement par une crise d'identité des Européens réduits de plus en plus à un mode de vie de type américain qui ne peut en aucun cas prétendre, dans ses manifestations multi-culturelles et mondialisées, à la profondeur de la véritable culture.(...)

Cet héritage fait de poésie, de tragédie, de politique, de science et de philosophie a ancré ses racines dans ce logos universel qui accordait les notes initiales de l'harmonie grecque : l'origine (archè), la mesure (metrion), et la limite (peras), comme l'a reconnu Camus dans *Noces* ou dans *L'été*. Tel est l'enseignement majeur qu'il faut retenir de l'héritage grec et sur lequel s'appuiera l'essentiel de mon propos. Ces quatre termes – logos, archè, metrion, peras – renvoient à ce que Socrate appelait d'une expression reprise par le philosophe tchèque Jan Patočka, dans *Platon et l'Europe*, le « soin de l'âme » (épimeleia tes psuchès) et qui a constitué le principe de la philosophie grecque tout entière. Ainsi les Stoïciens comparaient-ils justement la philosophie à un oeuf dont la coquille serait la logique, qui donne les règles de la connaissance, le blanc la physique, qui cherche les lois de la nature, et le jaune – entendons le poussin – l'éthique, qui légitime la pratique d'une vie orientée vers le souverain Bien.(...)

S'il y a un miracle grec, cependant, il tient moins au jaillissement de la source, dont on ne sait rien, qu'à sa résurgence – comme dans la Fontaine de Vaucluse – qui conduit nos renaissances, en philosophie et en art, à puiser inlassablement en elle. Heidegger rappelle, dans *Qu'appelle-t-on penser ?*, que les paroles essentielles sont des sources qu'il faut sans cesse creuser, car sans un retour continu vers l'amont, « les seaux et les tonneaux demeurent vides, ou leur contenu demeure éventé »<sup>5</sup>. Il est miraculeux que, à toutes les époques, la source ne soit pas encore asséchée et que, chaque homme, en revenant à elle, puisse découvrir, selon le mot de Camus, qu'il est bien « le premier homme », c'est-à-dire l'humanité première qui l'habite. On peut craindre en effet, devant l'angoisse qui nous saisit au tournant du millénaire, qu'une telle émotion ne soit plus celle du sacré, et que, en perdant le sens de l'origine, nous ayons perdu en même temps celui de la mesure et de la limite de toutes choses. C'est pourtant, reconnaissait Camus devant les ruines de Tipasa, la même angoisse qui, « sur les flancs de la montagne de Delphes où le soir produit le même effet, fait surgir des temples et des autels ». Mais le temps des déconstructions est venu : nous avons préféré saccager les autels et les temples et raturer les marques de l'origine, d'abord dans l'homme lui-même, avant de

les abandonner à la stérilité de la friche.(...)

Cependant, s'il est risqué de bâtir sur des ruines, il paraît encore plus risqué de bâtir sur du vide. Or, aujourd'hui, sous la pression de ce que Nietzsche nommait le « misarchisme » et le « plébésisme » modernes qui occultent toute question portant sur les origines, notre monde s'affaisse de toutes parts, oublieux de l'enseignement de la Grèce, sans savoir où trouver un point fixe. Nietzsche montrait déjà, dans les années 1880, que l'Europe ne croyait plus en rien, gagnée insidieusement par le nihilisme. Or la question de la légitimité des croyances, en politique comme en morale, se pose à nous avec une acuité d'autant plus vive que, d'une part, les catégories éthiques traditionnelles, issues d'Athènes et de Jérusalem, ne gouvernent plus la vie des hommes, et que, d'autre part, les pratiques sociales liées à la généralisation du travail, aux développements de la technologie, aux manipulations génétiques, à la découverte des autres cultures ou à la mondialisation de l'économie, ont posé des questions inédites aux pratiques des hommes comme aux théories habituellement reçues. Il en résulte une crise généralisée des valeurs morales et civiques d'autant plus aiguë que la crise des fondements de la science, apparue au tournant du siècle, a offert un cadre théorique à ce qui apparaît bien comme une crise de la raison elle-même.

" *Les racines éthiques de l'Europe : l'héritage grec* Jean-François MATTÉI

---

« Depuis longtemps je ne croyais plus au miracle, dans le sens propre du mot, cependant la destinée unique du peuple juif, aboutissant à Jésus et au christianisme, m'apparaissait comme quelque chose de tout à fait à part. Or voici qu'à côté du miracle juif venait se placer pour moi le miracle grec, une chose qui n'a existé qu'une fois, qui ne s'était jamais vue, qui ne se reverra plus, mais dont l'effet durera éternellement, je veux dire un type de beauté éternelle, sans nulle tâche locale ou nationale »

Ernest Renan, Souvenirs d'enfance et de jeunesse

---

Le Point : La civilisation de la Grèce antique tient communément chez nous dans une formule : le « miracle grec ». Y adhérez-vous ?

Jean-Pierre Vernant : Absolument pas ! Cette idée, exprimée par Renan et largement reprise après lui, selon laquelle la Grèce, et elle seule, aurait inventé la raison, la pensée scientifique, la philosophie et toutes les grandes valeurs universelles, me paraît irrecevable.

Il est vrai que vers le VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère s'est produit un ensemble de phénomènes complexes. D'abord, le passage d'une civilisation orale à une culture écrite, et d'une parole poétique et prophétique, celle d'Homère et d'Hésiode, à un discours logique et démonstratif, celui de Platon et d'Aristote. En même temps, le système ancien de gouvernement, détenu par un roi ou un petit groupe aristocratique, cède la place à l'organisation de la cité, dans laquelle chaque citoyen peut débattre à égalité avec les autres et concourir à la décision collective. Au sein de ce double processus, culturel et politique, il est impossible, et vain à mon avis, de démêler où est la cause et où est l'effet.

Cependant, le triomphe du logos à l'âge classique a joué un mauvais tour aux Grecs, dont la civilisation n'a donc rien de miraculeux : en effet, ils n'essaient pas de comprendre ce qui est rebelle à ce principe logique d'identité, en particulier les phénomènes extérieurs qui ne se prêtent pas à la démonstration ni au calcul. C'est pourquoi il n'a pas réellement existé de physique grecque, faute de démarche d'expérimentation, ni d'application du calcul à la réalité.

Le Point : L'émergence et l'affirmation du discours logique n'auraient-elles pas dû faire disparaître le mythe ?

Jean-Pierre Vernant : Muthos ne signifie rien d'autre que « récit », si bien que muthos et logos, chez les Grecs, ne s'opposent pas terme à terme. Ce mot, aujourd'hui, sert à désigner, dans l'histoire de la pensée grecque, une tradition transmise oralement qui n'est pas de l'ordre du rationnel. Notez que les muthoi ne sont pas l'apanage des Grecs. Notre science actuelle en est remplie : le « big bang » originel de nos savants est-il si différent du « chaos » évoqué par Hésiode, ce paysan béotien du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ? Les récits d'origine transmis par les mythes demeurent tout à fait d'actualité dans la Grèce classique, car ils répondent à des enjeux identitaires : le Grec sait d'où il est parce qu'il connaît tous ces récits par cœur. Lesquels, de plus, transmettent aussi des façons d'être et de se comporter. Dans Homère, affirme Platon, on apprend à labourer, à naviguer, à faire la guerre, à mourir. La tradition mythologique définit ainsi un style exemplaire d'existence collective, aux plans moral et esthétique, qui pour les Grecs se confondent.

Le Point : La mythologie ainsi décrite exprime-t-elle l'essentiel de la religion grecque ?

Jean-Pierre Vernant : Non, en partie seulement. Naturellement, elle se réfère à des dieux auxquels des honneurs doivent être rendus, auprès desquels les humains se sentent des moins que rien et ne sont quelque chose que si l'éclat du divin parvient jusqu'à eux parce qu'ils s'en sont rendus dignes. Mais la religion tient aussi à des pratiques, des rituels qui accompagnent et ordonnent tous les gestes de l'existence. La religion, de ce fait, est partout, dans la façon de manger, d'entrer et sortir, de se réunir sur l'agora. Rien ne sépare la sphère religieuse et la sphère civile : le religieux est politique, le politique est religieux. L'irréligion, dans la vie collective, est inconcevable, mais la religion elle-même, qui ne comporte aucun corps de croyances obligatoires, n'impose rien intellectuellement, parce qu'elle n'est pas d'ordre intellectuel. [...]

Sources : Le point.

---

«Les Grecs n'ont pas inventé la cité, mais ils sont les premiers à réfléchir sur la nature du politique. Ils n'ont pas inventé la *polis*, mais ils ont inventé la politique: c'est-à-dire l'homme se prenant lui-même en charge.» Maurice Sartre

«La première *sophia*, celle des "Sages" de la Grèce, a été une réflexion morale et politique. Elle a cherché à définir les fondements d'un nouvel ordre humain qui substituerait au pouvoir absolu du monarque, ou des nobles et des puissants, une loi égalitaire, commune à tous.» JPV *Les Origines de la pensée grecque*

«Ce qu'implique le système de la *polis*, c'est une extraordinaire prééminence de la parole sur tous les autres instruments de pouvoir. Elle est l'outil politique par excellence, la clef de toute autorité dans l'Etat, le moyen de commandement et de domination sur autrui.» JPV

«Ce n'est pas au sein même de la sphère religieuse que les changements se manifestent, c'est à côté et en dehors de la religion, parfois en opposition ouverte avec certaines des croyances ou des pratiques officielles, que s'institue une forme de pensée dont l'ambition est d'accéder au vrai par une recherche personnelle, de caractère cumulatif, chacun réfutant ses prédécesseurs en leur opposant des arguments qui pourront, de par leur nature rationnelle, prêter eux-mêmes à discussion.» JPV

«Pour la première fois, l'origine et l'ordre du monde prennent la forme d'un problème explicitement posé, auquel il faut apporter une réponse à la mesure de l'intelligence humaine, susceptible d'être exposée et débattue publiquement devant l'ensemble des citoyens, comme les autres questions de la vie courante.» JPV

«Dans les faits, dans le vocabulaire, on voit naître une notion dont devait vivre ensuite toute notre civilisation occidentale.» Jacqueline de Romilly

«Nous considérons qu'un citoyen qui ne fait pas de politique n'est pas un citoyen tranquille, mais un citoyen inutile.» Thucydide

«Les sophistes seront les diffuseurs de l'esprit critique et se situent à l'origine de l'éducation moderne.» MS